

MENDELSSOHN ET SA SOEUR.

La gravure ci-contre représentant Mendelssohn et sa sœur, est la réalité vivante, tangible de ses incomparables *Romances sans paroles*.

L'union fraternelle du génial compositeur d'*Elijah* avec sa sœur Fanny, fut d'une influence considérable sur Mendelssohn par suite des magnifiques dons musicaux dont chacun d'eux était doué.

Ensemble ou séparés, de près ou de loin, ils restèrent constamment en communauté de sentiments, de cœur. Leurs organisations, comme leurs aspirations étaient trop identiques, trop tournées vers un même but pour qu'il en pût être autrement. Leurs âmes étaient comme les cordes d'une harmonieuse lyre que Dieu eût accordée.

La musique fut leur passion, leur idéal. Par elle ils correspondaient, car leurs émotions, leurs sentiments trop délicats, trop nuancés pour être exprimés en un langage ordinaire, ne pouvaient l'être que par la poétique magie du son.

Pendant de longues heures, assis tous deux devant leurs instruments, dit W. R. Alger, ils échangeaient leurs pensées, leurs sentiments. Et cette conversation parfaitement intelligible pour eux, rendait avec bien plus d'intensité, de charme, de douceur, des impressions qu'aucune parole n'eût pu traduire.

Leur esprit s'élevait bien au-delà de la conception habituelle, et leurs âmes étaient si subtilement délicates, que parfois on les eût cru capables de converser par delà les espaces, à travers les régions éthérées, au moyen de quelque magique télégraphie de l'âme, incompréhensible à tout autre, en ce qu'elle dépasse les limites de l'entendement et semble plutôt appartenir à de plus séréniques régions.

Lorsque Fanny mourut en la maison paternelle (Allemagne), Félix, alors en Angleterre, se trouvait un soir dans une maison amie lorsque, soudainement, il eut la prescience, l'incompréhensible vision de cette mort. Dans l'effroi de son âme épouvantée, il s'élança au piano, où il traduisit en une improvisation d'une tristesse indicible, l'angoisse qui étreignait son cœur. Et ce fut si beau, si profondément touchant que tout le monde pleurait. Quelques jours après une lettre lui parvint annonçant la mort de cette sœur chérie et, étrange et inexplicable divination, juste à l'heure, au moment où il improvisait à son souvenir cette mélodie d'une si pénétrante douleur.

En recevant la fatale nouvelle, l'émotion qu'il ressentit fut si violente qu'elle amena la rupture d'un anévrisme qui peu après détermina la mort.

Que lui importait ? La vie n'avait pour lui plus de charmes ; elle était incapable de lui faire oublier, de guérir la blessure que lui causait une séparation que rien ne faisait prévoir et qui lui fut un coup mortel. Quelque chose d'invisible en lui s'était rompu, déchiré, et la vie par là mystérieusement s'en allait.

Rapidement il s'affaiblit et ne tarda pas rejoindre sa sœur et amie bien-aimée dans un monde plus fait pour recevoir des âmes comme les leurs.

La biographie du grand compositeur tant de fois donnée est maintenant trop connue pour que nous désirions la recommencer sans apporter au moins un document nouveau.

Rappelons cependant que Mendelssohn était né à Hambourg, le 5 février 1809, et est mort à Leipzig, le 4 novembre 1847.

Ce qui frappe dans Mendelssohn c'est la distinction, le caractère en quelque sorte aristocratique de son talent, la science, la finesse, un charme de réverie pénétrante et quelque peu mélancolique. Quant aux délicatesses de facture, aux cisèlures de l'idée, au chatolement des variations, aux combinaisons des timbres et des instruments, Mendelssohn dépasse sur ce point les grands génies dont on lui oppose perpétuellement les noms pour amoindrir sa gloire. Dans Mozart, dans Beethoven, dans Weber, on ne rencontrera aucune page qui puisse rivaliser comme poésie, comme délicatesse musicale, avec ce soupir de harpe éolienne qui se nomme le scherzo du *Songe d'une nuit d'été*. Les *Levers de Soleil* tant vantés de *Moïse* et du *Désert* peuvent-ils un instant soutenir la comparaison avec ce chant d'actions de grâces de la terre au ciel, ce radieux réveil de la nature, cette explosion d'enthousiasme universel qu'on nomme la *Marche Triomphale* de la même partition ?

Et ce Mendelssohn qu'on juge si délicat et si frêle, ne s'est-il pas élevé, dans cette page, au-dessus des plus mâles et des plus grandioses génies ? La *Grotte de Fingal*, le premier acte de *Loveley* (le seul que Mendelssohn ait écrit) contenant un air de soprano qui promettait une grande œuvre dramatique sont, on peut l'affirmer sans crainte, des chefs-d'œuvre de facture et de pensée. Ses quatuors marchent de pair avec les œuvres les plus acclamées des maîtres de ce genre. Ses *Romances sans paroles*, pour le piano, et cette perle qu'on nomme la *Filleuse*, sont des merveilles de chaste émotion et de finesse.

Mendelssohn avait la modestie du vrai talent, et il était un juge sévère de ses propres œuvres. Un long catalogue dressé par lui-même nous révèle une foule de morceaux composés par lui, mais qu'il ne jugeait pas dignes de la publicité.

La seule invention du scherzo à deux temps devrait immortaliser son nom.

"Plus soucieux du fini du travail, dit un critique français, que de

l'abondance des productions. Mendelssohn n'écrivit jamais qu'à ses heures. On voit que chez lui il y a toujours étude et réflexion, jamais spontanéité. Si la musique était une science, il eût été assurément le plus grand musicien de son époque. En ce qui concerne le caractère particulier de son œuvre, dont la distinction est la qualité dominante et la recherche le défaut, nous devons dire que le dédain du lieu commun le préserva de cette fécondité stérile et de cette facilité banale par laquelle ont dû passer tant de compositeurs avant d'arriver à l'originalité et à l'invention."

Les œuvres de ce maître atteignent un chiffre assez considérable ; nous allons les énumérer assez rapidement :

Partitions dramatiques : *Les Noces de Gamache*, *Le retour du voyage à l'étranger* ou *Lisbeth* ; les intermèdes et chœurs d'*Antigone*, d'*Œdipe roi* et d'*Althalie* ; le *Songe d'une nuit d'été* ; la *Première nuit du Walpurgis*, un chef-d'œuvre ; et *Loveley*, opéra qu'il ne put achever.

Ouvertures : *La grotte de Fingal*, *La mer calme*, *la Belle Mélusine*, *Ruy Blas* et le *Songe d'une nuit d'été* ; quatre symphonies ; quatre concertos ; un caprice pour piano et orchestre, et une sérénade pour orchestre.

Musique religieuse : Trois préludes et six sonates pour orgue. Oratorios, motets et chants divers *Paulus*, regardé généralement comme le chef-d'œuvre du compositeur ; *Elie*, oratorio ; le *Christ*, ouvrage inachevé ; l'hymne *Lauda Sion*, sans compter les cantiques, les psaumes et une infinité de morceaux pour piano et orchestre.

